

l'ensemble, les traductions sont très bonnes en ce sens où, parfois l'original contient de fragments de vers plus réussis que dans l'équivalent en français ou en arabe, et parfois c'est l'inverse qui investit le processus. A acquérir et à lire absolument. Ce recueil fera date et par son contenu et par son contenant.

Hédi Bouraoui
Université York

Jamila Arous-Ayoub. *La Fileuse du Temps: Kerstin Nilsson-Ben Salem.* Tunis: l'Or du Temps, Collection Art, 1999. 58 pages.

Magnifique, ce livre est aux couleurs chaudes de l'affection et de l'espoir, de la joie de vivre et de l'amour des terroirs croisés. Le texte poétique, artistique et savant de Jamila Arous-Ayoub, elle même, artiste peintre bien connue, célèbre l'art vivant de la tapisserie de Kerstin Nilsson, épouse de Si Aly Ben Salem, Doyen et Chef de file de la peinture tunisienne. Contrairement à ce qu'ont rapporté certains journalistes, il ne s'agit pas d'une réhabilitation d'une artiste qui a passé un demi siècle à côté, et non à l'ombre, d'un de nos plus grands peintres, mais de la consécration d'une oeuvre monumentale, branchée sur la vie entre Afrique et Europe, Tunisie et Suède. Superbement orchestré dans son déploiement textuel et iconographique, telle une Symphonie parfaitement exécutée, **La Fileuse du Temps** ne cesse et ne cessera pas d'émerveiller tous les sens, visuels, artistiques, affectifs ou intellectuels. Véritable enchantement qui commence dès la couverture, *L'Olivier*, (laine, 110 sur 150 cm), touffu et central, comme il l'est dans la vie des Tunisiens, sur lequel s'adosse une bédouine méditative dans sa *lahfa*, tournant le visage vers une jeune fille accroupie près d'elle pendant qu'un garçon, à gauche, regarde les spectateurs d'un air calme et enjoué. Juste en face de l'arbre (de la vie?) un couffin plein d'oranges offertes, non loin de l'oranger. Moutons, brebis, chèvres, herbes folles, oiseaux divers peuplent cette scène rupestre sereine et chatoyante avec un ciel bleu ponctué de deux minuscules nuages perdus dans l'immensité. Si nous insistons sur la couverture, c'est pour noter toute la beauté caractéristique de ce livre qui s'ouvre sur un *Avant-propos* de Khalifa Chater, intitulé *Regards croisés*. Grâce à une connaissance profonde du couple Ben Salem, il traite du travail de l'artiste, consistant en une synthèse idyllique de deux univers contrastés: le Nord et le Sud. Il analyse quelques tapisseries, mettant l'accent sur les couleurs lumineuses, les dominantes qui les articulent, les reprises de symboles empruntés aux légendes nordiques mais aussi à la réalité tunisienne. Puis vient une très belle photo de Kerstin jeune, visage d'une beauté époustouflante cernée par un foulard rehaussant le sourire et les yeux en amandes.

Suivent deux tapisseries, et le premier chapitre, **Révélation**, où Jamila Arous-Ayoub étudie l'émergence des motifs de cette artiste hors du commun. L'oeuvre en question n'est pas seulement due à l'influence du climat du nord, mais aussi et surtout aux "Chants mythiques et épiques de la Suède d'antan", (p.13). Ici, imaginaire et réel se tissent au sens

vrai et concret de la laine donnant naissance à des formes si originales qu'elles "incrument l'éternité dans la matière tissée", (p.14). Deux pages sont consacrées aux "mains tisseuses", à des photos de Kirsten avec son chat et dans son cadre, l'atelier de Hammamet, 1998.

Le deuxième chapitre, **De l'iconographie**, traite du fil croisé qui "déclenche une dynamique des forces contraires". Sous les mains de l'artiste, l'élément brut se métamorphose en images mémorielles, "bousculant le visible pour installer les désirs cachés", (p.17). Jamila Arous-Ayoub insiste sur la multiplicité culturelle de cette femme blonde et brune, citadine et rurale, chrétienne de naissance et baignant dans un Islam quotidien. Tant de contrastes et de contradictions, signe d'une imagination débordante. De cette profusion de motifs et d'échos jaillit une symbiose radieuse et jubilatoire procurant une "suave béatitude" vis-à-vis du monde même quand il est lardé de malheur. Suivent quatre tapisseries grand format et deux petits portant ces titres: *La femme au paon*, 1972, *Othello*, 1975, *La fête Saint-Jean*, 1978, *Europe avant l'enlèvement*, 1975, *L'olivier*, peinture, maquette de tapisserie, et *Le petit prince*, peinture, maquette de tapisserie.

Le troisième chapitre, **Tapiserie ou peinture?**, traite du ballotement entre ces deux passions artistiques, comme entre ses deux cultures. L'artiste met en oeuvre différentes techniques: touches du pinceau, effets chromatiques, diverses gammes de couleurs ou de grosseur de laine. Genèse de l'oeuvre artistique qui paraît à Jamila Arous-Ayoub beaucoup plus créatrice inventée par Kerstin que lorsqu'elle est une reproduction en tapisserie d'une peinture de son mari. A juste raison, elle ne peut être que plus limitée, moins originale. Fait étonnant, Kerstin-à-l'oeuvre ne voit que l'envers de son tissage! En effet, "cet art nous surprend au détour. Il affiche le naïf et tait le viscéral", (p.28). *Un enfant dans le parc* et *l'Olivier* de la couverture concluent ce chapitre.

Dans **Matière et Création**, Jamila Arous-Ayoub établit des parallèles et des contrastes entre le travail de l'araignée qui tisse sa toile de sa propre substance et celui de l'artisane qui l'accomplit à partir des traditions populaires connues, de son quotidien vécu, rêvé, imaginé. Ce qui lui permet cette "survie par delà le temps!". Poïétique qui suit le chemin de l'enfantement avec son souffle conscient et inconscient, sa conception jusqu'à la coupure du cordon ombilical. Plaisir de la laine comme celui du texte barthésien: "l'enfant-tapis... maintenant formé: soi-même et l'autre". Échange du moi et de l'altérité, de l'artiste et de l'oeuvre, passant de la matière brute à la création parachevée. Le monde intime va alors dialoguer avec un public éventuel. Ainsi on nous présente cinq photos en couleurs où nous voyons les mains de Kerstin en pleine conception, travaillant sur la matière dans le tissage d'une oeuvre: le chat gris.

Dans le chapitre, **Présence du rythme**, la lectrice des signes tissés cite Bachelard en exergue et démontre avec subtilité que la maîtrise et la répétition du rythme kerstinien mettent en scène un dynamique des couleurs qui restituent et la matière et la forme. C'est souvent le retour à l'enfance qui bat pavillon au "coeur de l'oeuvre". Naissance et renaissance donc d'une temporalité qui fluctue entre enfance et âge mûr, Tunisie et Suède, fil et oeuvre, pour tracer la trajectoire et articuler "sa propre écriture" qualifiée ici de lyrique. Précisément, parce qu'elle est cadencée et parlante d'un moi profond et d'une

altérité acceptée dans son moindre murmure. Étonnantes, les deux photos de *l'envers* des tapisseries: *le petit prince* et *le chat gris*. On dirait des cheveux ébouriffés aux multiples couleurs malaxées dont les dominantes restent l'orange d'un soleil couchant et le bleu ciel, deux tonalités typiquement tunisiennes.

Il faudrait des volumes pour rendre compte de la splendide beauté des *Laines* suivantes. Paysage européen où *La fée Karabosse* plane sur son balai dans un ciel étoilé, pleine lune, laissant voguer ses cheveux blonds, sa tunique arc-en-ciel, et son chat noir qui fait le trapéziste vers la base de cette monture de rêve. *Tanit*, couronnée tient deux pans de son voile qui lui rendent sa nudité. Mais n'est-elle pas sur un piédestal dans une cloche de lumière, inscrite au coeur de fleurs écloses, encadrées par deux palmiers qui répondent à la voûte et aux étoiles? Quelle maîtrise des traits de caractère dans l'*Hommage à mes parents*! Portraits de couple en harmonie en dépit de l'intense angoisse des regards. Et puis des gestes révélateurs, la mère pose la main près d'une tasse de café, le père tient une pipe. Deux bustes sont à l'avant plan d'une couronne blanche mortuaire. Une myriade de fleurs épanouies, d'oiseaux de toutes les couleurs, un chat recroquevillé sur le même, l'ensemble très fouillé est un questionnement sur la vie, la mémoire, la mort. *Sainte lucia* avance toute lumière, de la tête aux pieds, dans les ténèbres d'une forêt dense aux arbres vert foncé couronnés par un ciel d'encre que surveille un hibou toutes ailes écartées. *La forêt de Ain Draham* capte les tonalités des lieux avec ses gazelles en liberté, ses oiseaux et même son renard, bien posé au loin en état de surveillance malicieuse. *Baccus Jeune* offre une très belle nue debout. Sexe légèrement voilé, cheveux noirs derrière le dos, bras accueillants semblent lancer une invitation au spectateur. Tandis que le jeune homme bronzé, accroupis, s'adossant à un lion, tend un verre de vin à la Belle. Des grappes de raisin noir et blanc pendent sur les têtes comme sur tout le paysage. *Le petit prince* brun enturbanné est agenouillé devant une princesse blonde portant couronne. Cependant elle est aussi sur les genoux, à son niveau. Égalité des sexes finement esquissée. Si l'environnement floral et rupestre est oriental, le château des rêves est lui de style européen. Synthèse lumineuse de l'amour de par delà des frontières culturelles et artistiques.

Le dernier chapitre, **Grâce, charme et poésie**, affirme, à juste raison, que l'univers tissé par Kerstin s'inscrit en droite ligne de l'art naïf. Il capte à merveille la tendresse, l'innocence, le merveilleux de l'enfance. Conteuse sensible et douée, l'artiste ne cesse de faire partager ses préoccupations personnelles et universelles. Sa tapisserie est miroir d'un être qui se raconte en racontant l'autre. Contes narrés au fil du temps poétique qui interpellent, de leurs symboles simples, savamment structurés, les fibres émotionnelles les plus pures. N'est-ce pas faire acte de poésie au sens primordial de l'oralité?

La fileuse du Temps se termine par le portrait de Si Aly Ben Salem débouchant, cravaté pieds nus en sandales d'été, d'une allée de fleurs, tenant un oiseau dans sa main droite, deux chats posés sur sa gauche. Au loin une arcade de palmiers, et la mer à l'horizon. Ici, Si Aly adresse un vibrant hommage à Kerstin qui a donné au couple une quiétude quasi légendaire. Dans **Le témoignage de l'artiste**, Jamila Arous-Ayoub présente quelques éléments biographiques tirés d'un entretien, puis laisse Kerstin nous parler

directement. Sorte de monologue spontané et révélateur d'une personnalité marquante qui a su transformer les rythmes de sa vie intime en oeuvres pouvant accrocher leur harmonie sur les murs de l'immortalité.

Ce livre d'art nous offre un régal visuel d'une attachante originalité. L'oeuvre de Kerstin Nilsson-Ben Salem combine merveilleusement tous les arts, du visuel au narratif, du naïf au surréel, du poétique à la Poïétique... Sa consœur, Jamila, a su rendre compte de ses motifs, des reliefs de ses fibres les plus intimes, les plus charmantes, les plus délicates. Symbiose d'amitié et d'affection qui confère à **La fileuse du Temps**, l'aura splendide d'une oeuvre d'art que tout un chacun voudrait acquérir, offrir, célébrer.

Hédi Bouraoui
Université York

Monique Labidoire. *Mémoire du Danube.* Poèmes. Gravures de Marie Alloy. Préface de Henry Bulawko. La Bartavelle éditeur, collection "Le manteau du berger", 1999.

Que peuvent ceux qui n'ont pas connu la période des camps de la mort, sinon essayer de comprendre ? Un recueil comme celui-ci est de ceux qui donnent à la poésie sa plus haute ambition et son impérieuse nécessité, comme sa négation la plus pure quand elle affronte la mémoire collective et unique, ressassée mais toujours plaie vive. On songe à René Char quand il exprimait son expérience de la guerre. A la limite de ce qui peut être dit.

C'est pourquoi il fallait cette première partie, dédiée à la mère, où le poème se gonfle de sentiments et de sensations pour « pouvoir tout dire » selon la formule de Paul Eluard. Revivent à la lecture les « tresses des jeunes filles, des « cailloux rêvant aux rivières affluentes gorgées d'ivresse », « l'amande déshabillée de ses humeurs », et bien sûr les violons, et les csardas : « Sur la table, le lard, le paprika, le maïs bouilli relisent la tradition des cuisines ». Il faut que tous les mots soient là, mais ils résonnent différemment, comme en décalage : les mêmes et pourtant autres. La « langue mère » n'est pas la propre langue du poète : le poème tente de rendre compte de cet « exil de la parole » : « Prendre toute configuration de mémoire comme avant-garde ».

La mémoire, c'est aussi la fête magyare comme « Le fleuve [qui] suit le chant sinueux de l'archet tzigane broyant les yeux de mélancolie », il y manque toujours quelque chose : « Pour dialoguer, les sons s'enviolonnent et s'inscrivent à l'envolée pour gagner d'autres rives, d'autres lieux d'existence ». L'autre c'est précisément ce présent, c'est l'exil : de la fête dont il faut s'enivrer dans l'instant lourd des absences à venir. Bien sûr, il y a le soleil de l'orient, les minarets ou les brandebourgs, mais « Le cymballum cristallise la plainte du roseau ».

On admirera la rigueur typographique qui bride la phrase dans son rythme ondoyant. La profonde concision de la prose rythmée enveloppe comme un barrage pour contenir la dimension épique qui souffle sur ce livre. Parfois le poème joue avec lui-même, avec sa